

Annie MOULIN-STEFFEN

**BATAILLE AU COEUR
DES RESTANQUES**

La suite de L'île rouge
« Un amour extravagant »

CONFIDENCES A MES CHERS LECTEURS

D'un roman à l'autre...

Pourquoi une suite à « L'île rouge » ?

Parce que je ne pouvais pas laisser mes personnages de L'île rouge au bord d'une grande aventure.

*J'ai osé redescendre dans la vie d'Alice et de Didier, pour évoquer avec pudeur, leurs combats de foi. Mais je voulais dévoiler aussi à mes lecteurs l'âpre douceur des collines de Dracénie, **le monde des restanques**...*

Au mois d'avril 2017, j'ai séjourné à Bargemon pour m'imprégner du parfum des restanques. Dans ce village perché, surnommé « la Perle du Var », j'ai fait la connaissance d'êtres aux destinées incroyables. Un curé lunaire, habité par l'Espoir, un maire fier de son village. Des gens humbles, venus d'Irak, trois fois déracinés, remplis d'une foi enfantine.

Quelques mois avant d'entreprendre l'écriture de ce deuxième tome, une coupure de presse, dans le journal Var-Matin, avait retenu mon attention. L'article mentionnait qu'une star du football international et sa femme avaient acheté un domaine dans la commune. Après l'avoir rénové à coup de millions, ils venaient de le remettre en vente. A leurs dires, la propriété était hantée !

Dans la petite mairie aux volets bleus, j'ai raconté la trame de mon roman à Monsieur le Maire, qui ne me quittait pas des yeux. Avec un sourire amusé, l'homme m'a montré la carte de visite du futur acheteur du domaine « maudit », un homme d'affaires suédois, si ma mémoire est bonne...

Il y avait aussi, posé dans un coin de la pièce, le secrétaire du poète Philippe Chauvier, avec ses tiroirs secrets...

Le hasard n'existe pas.

Je croise tous les jours sur internet, des hommes et des femmes de valeur, assoiffés de vérité, perdus dans leurs rêves d'amour, de paix, livrés à toutes les philosophies, fascinés par les gourous du développement personnel. Leur travail,

leurs recherches, les comblent pour un temps, mais les laissent, avec l'usure du temps, vides de l'essentiel. Certains vont mêmes plus loin, pour se rendre maîtres de leur destinée, au risque, dans les arcanes illusoires de l'occultisme, de s'auto-détruire.

***J'ai voulu dévoiler le coeur d'Alice, ses luttes intérieures.** L'indicible souffrance des « aidants » qui se débattent, entre douleur et impuissance, face à la démence de leurs proches. Et le combat âpre et courageux pour triompher du manteau de la honte : ce lot des survivants de l'inceste.*

***J'ai décrit « la nuit de l'âme ».** Ce mur qu'il faut franchir, coûte que coûte. Et la Parole qui nous soulève au-delà de nous-mêmes. Pour nous libérer.*

Non, la vie avec Christ n'est pas un long fleuve tranquille. Mais elle vaut la peine.

Dieu EST Amour et il vient nous chercher au coeur de nos batailles.

*Après quelques chapitres, je me suis mise à aimer le « méchant », mon antagoniste, comme on le nomme dans le jargon des romanciers. **Cet Heinz, au regard magnétique,** que vous aimerez aussi. J'en fais le pari ! Ainsi que tous les « orphelins de coeur » qu'il va rencontrer : Catarina, Roger, Jean-Michel, Emilio...*

***Tous sont invités à s'emparer de leur héritage,** à changer de cap, à bâtir leur destinée sous le regard bienveillant et juste du Roi de l'Univers. **A livrer bataille** pour leur liberté intérieure.*

*C'est Lui, le « **Maitre des restanques** », qui fortifie les oliviers, fait renaître les vignes, amasse la neige sur les toits des hommes, fait trembler les forêts de châtaigniers, quand « le vent de mistral, décoiffe les marchandes, jouant au Tout-puissant... ».*

Mon héros !

Je prie que ce modeste roman trouve le chemin de votre cœur et que vous puissiez saisir l'héritage, grandiose, magnifique qui vous attend en LUI.

Un Amour Extravagant !

Ah, oui !

*A la fin du roman, j'ai conçu **un petit dictionnaire** pour vous aider à mieux identifier les différents lieux et personnages.*

* « *Oui, j'ai gardé l'accent* » - *Mireille Mathieu* - *Auteurs : JC Bernard, James Bernard. 1978 - Philipps Phonographic industries.*

Lyon, avril 2020

INSPIRATION

Genèse 28 - 16

« Jacob s'éveilla et s'écria : assurément, l'Éternel est en ce lieu et moi, je l'ignorai. »

Jérémie 29 - 13

« Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre coeur. »

Jérémie 9 - 23/24

« Ainsi parle l'Éternel : Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, Que le fort ne se glorifie pas de sa force, Que le riche ne se glorifie pas de sa richesse. Mais que celui qui veut se glorifier se glorifie d'avoir de l'intelligence et de me connaître, de savoir que je suis l'Éternel, qui exerce la bonté, le droit et la justice sur la terre... »

LA CROIX DE VIE

Prologue

En Dracénie, route de Claviers, 17 avril 2014

Le coupé Mercedes épousait avec souplesse les courbes de la route de Claviers. La conductrice connaissait le chemin par cœur. En cette radieuse fin d'après-midi, tandis que les rayons biaisés du soleil réchauffaient ses épaules endolories, Marie-Anne Lanzano s'efforçait d'effacer de son esprit les images de cette journée sans lumière. Le défilé ignoble des personnalités au cimetière, le retour au Château, les montagnes de victuailles dressées par le traiteur. Elle voulait oublier qu'il l'avait quittée. Qu'il l'avait trahie.

Elle relâcha la pression de la pédale d'accélérateur et le véhicule obéit aussitôt. Elle éprouva un soulagement à l'idée de contrôler si aisément sa vitesse, à défaut de son existence. En quatre mois, sa vie avait basculé ; elle n'avait pas su négocier l'épreuve. Elle avait laissé Henry se débattre seul face à cette maudite tumeur. Elle avait toujours compté sur lui. Il était son roc, son père, son seul ami. Elle avait fui, l'avait abandonné pour aller pleurer dans les jupes de sa nouvelle amie.

Il y a cinq jours, elle sirotait un cognac au bar de l'Hôtel Terre Blanche. A contrecœur, elle avait pris l'appel de sa bonne, agacée de l'heure tardive à laquelle on osait la déranger. Entre hoquets et gémissements, Chantal avait bredouillé qu'elle venait de découvrir le corps de son maître étendu derrière le canapé de la bibliothèque. Henry le Magnifique venait de se tirer une balle dans la tête...

La croix de vie se balançait au rythme des virages. C'était un cadeau d'Olga.

Olga était venue de Zurich pour assister à la cérémonie. Au sortir du cimetière, son amie avait déposé un baiser sec sur sa joue sans prononcer les paroles de réconfort tant attendues. Elle avait quitté la réception après avoir trempé ses lèvres dans une coupe de champagne et grignoté trois macarons.

En lui disant au revoir, Marie-Anne avait lu dans les yeux couleur de lune de la belle russe une froideur nouvelle et son élan vers elle s'était brisé. Elle avait l'intuition qu'elle ne reverrait pas Olga avant longtemps.

La croix de vie oscillait toujours.

La Mercedes reprit de la vitesse. On aurait dit qu'elle était animée d'une vie propre, d'une énergie démoniaque.

Énervée, Marie-Anne avança la main vers le bijou ancien. Elle tira d'un coup sec sur le fin cordon de soie ivoire mais celui-ci ne céda pas. Elle s'acharna. Encore et encore. La cordelette lui entama les chairs, entre le pouce et l'index.

« Saloperie ! »

Elle ne savait pas à qui elle s'adressait, à la croix, à son amie oublieuse ou à cette chienne de vie.

Elle se pencha pour récupérer un paquet de kleenex dans la boîte à gants et se confectionna un petit bandage de fortune, puis elle posa ses deux mains à plat sur le volant.

La Mercedes fit un bond en avant.

Le rubis qu'Henry lui avait offert pour leur dixième anniversaire de mariage, un caillou plat, sanglant, largua une étincelle. Hypnotisée par l'éclat de la pierre, elle pensa à ce qu'elle serait devenue si elle avait épousé l'autre et se félicita d'avoir fait le bon choix.

Elle ne remarqua pas le bus scolaire qui arrivait à sa rencontre.

A l'instant où le Lieutenant Chabert découvrit le corps de la victime, il comprit que la malheureuse n'avait pas survécu. L'expérience sans doute.... Le buste voluptueux de la conductrice épousait le volant en cuir et sa jupe de soie à fleurs, aérienne, dévoilait des cuisses bronzées, entrouvertes, parfaites. Pris d'une pudeur idiote, il détourna les yeux.

Le visage de la femme reposait sur ses mains qui n'avaient pas lâché le volant. Avec douceur, il bascula la tête en arrière.

« Oh non, Anne-Marie ! »

La petite fille qu'il avait tant aimée, sa compagne de jeu, la jeune fille qu'il avait désirée en secret, la « Marie-Anne » qu'il ne croisait qu'une fois par an, aux Vœux de la Préfecture, venait de lui faire faux-bond !

Il écarta la masse des longs cheveux roux bouclés et lu dans les prunelles vert jade écarquillées, noyées de larmes rosâtres, une tristesse et un étonnement qui le sidéra.

Le rubis qu'elle portait à la main droite s'était incrusté dans son front. Entre les sourcils arqués, épilés à la perfection, un fin réseau de capillaires éclatés formait comme un signe évoquant un cobra dressé sur sa queue !

Il ferma les yeux de la malheureuse, brouilla de son pouce humide la trace obscène et s'effaça pour laisser son subordonné poursuivre les investigations d'usage.

Il serrait la croix de vie dans sa main. Il n'aurait pas dû. Mais il se rassura : c'est tout ce qui lui resterait d'elle et personne ne saurait jamais. Il regagna son véhicule et s'isola dans son chagrin. Il n'entendit pas la sirène de l'ambulance qui emportait le corps de Marie-Anne Lanzano.

LA BERGERIE

« Et enfin, descendons dans la ville affronter l'aventure qui s'offre à nous. C'est agréable de se trouver embarqué dans une dangereuse traversée avec des gens qui ne savent même pas se conduire correctement ! »

C.S Lewis - L'odyssée du passeur d'aurore

« Les lieux sont aussi des liens. Et ils sont notre mémoire. »

Philippe Besson - Les jours fragiles

Restanques : du provençal : restanco = barrage.

Murets en pierres sèches soutenant une culture en terrasse.

DEUIL À BARGEMON

Bargemon, 23 avril 2014

Roger Cornavin tourna la clef dans la serrure et traversa le hall de la mairie à grandes enjambées. Il avait hâte de retrouver son bureau. La porte de l'immeuble, entrebâillée, invitait le pâle soleil printanier à se frayer un passage. La lumière projetait des reflets dorés sur les carreaux anciens en ciment grenat aux motifs chamarrés.

Au beau milieu de la volée de marches qui menait au premier étage, il dut reprendre son souffle. Le tiraillement qu'il ressentait entre les omoplates depuis deux jours ne l'avait pas quitté. Dans un sursaut d'orgueil, il reprit son ascension. L'effort le priva de ses dernières forces et murmura à ses oreilles bourdonnantes, avec cynisme, qu'une page venait de se tourner dans sa vie.

Le maire de Bargemon s'affala à son bureau. Il lissa machinalement du plat de ses mains le bois ciré avec soin par Bernadette Rivière. Bernadette, sa secrétaire : increvable, discrète, corvéable à merci. C'est elle qui assurait son quotidien d' élu. Elle savait tout sur tout et il se reposait sur elle pour toutes les décisions mineures. Soudain, il eut honte de l'avoir abandonnée. Mais après tout, c'était son travail de superviser le ménage et la fermeture des locaux... Jean-Michel était sur place pour la seconder. En cette journée terrible, la salle polyvalente avait accueilli le vin d'honneur qui mettait officiellement un terme, après l'inhumation au cimetière du village, au drame qui venait de ravager leur paisible existence.

Henry et Marie-Anne, les amoureux de Bargemon, avaient quitté ce monde à une semaine d'intervalle.

Les stores marrons étaient encore baissés et la clarté du jour s'infiltrait avec peine : elle projetait sur le papier peint vert sauge pisseux des taches brunâtres, couleur caca d'oie, songea-t-il. Écoeurantes !

Il ressentit un picotement au creux de l'estomac : était-ce son ulcère qui faisait des siennes ou simplement le vin de Champagne bon marché qu'il avait sifflé qui l'incommodait ? Il voulait se lever pour remonter les vieux stores déglingués mais le chagrin le vissait sur sa chaise. Le cuir raidi et cisailé des accoudoirs du fauteuil sans âge lui arrachait la peau des avant-bras. Bernadette lui en avait

commandé un neuf, tout chic, tout confortable, au dernier Noël, mais après quelques jours d'essai, il avait appelé sa secrétaire et d'un ton bougon, avec ce rien de sourire en coin dont il avait le secret, l'avait convaincue que « cet engin » serait mieux chez elle que chez lui. Elle ne demandait jamais rien, Bernadette ! Toute heureuse, elle avait incliné sa petite tête de fouine en prononçant un merci timide qui contrastait avec l'éclat de son sourire bouffi de reconnaissance.

Les ressorts gémirent.

Roger se pencha et se prit la tête entre les mains. « C'est pas Dieu possible ! »

Il resta là, prostré, murmurant le prénom de sa sœur en litanie, jusqu'à ce que les taches brunes caca d'oie aient envahi les murs.

« Et alors, mon vieux, tu comptes rester là longtemps dans le noir ? »

Jean-Michel apparut dans l'encadrement de la porte et s'appuya avec désinvolture au chambranle. Sa silhouette longiligne d'adolescent se découpait sur le papier peint jaune d'or du couloir. Roger remarqua que son ami avait encore maigri.

Leurs regards se croisèrent. Ils n'avaient pas besoin de mots pour partager leur peine. Ils se connaissaient depuis le berceau, avaient fait leur première dent ensemble, joué dans le bac à sable en se chipant leurs pelles, apprivoisé les restanques, de berge en berge, à s'en défoncer les genoux. Cornavin connaissait tout de son adjoint aux travaux et à l'environnement, tout du chagrin qui déchirait les tripes de son double, son petit frère de cœur, son Jean-Mi...

Un flot de souvenirs les envahit. Les deux hommes éclatèrent en sanglots. Loin des déclarations officielles, des mains serrées à la hâte, de ces affreux « merci d'être venus », ils trouvaient dans leurs larmes emmêlées comme un sens fugace à leurs existences bouleversées.

Jean-Michel s'installa sur la chaise provençale qui faisait face au bureau du maire. Il étendit sa main pour la poser sur celle de son ami. Ce geste de compassion un peu efféminé, c'était tout ce qu'il pouvait offrir.

Jean-Michel retenait les questions qui lui brûlaient les lèvres. Il ne savait pas si le malheur allait encore s'accrocher à eux longtemps et pria pour que le ciel épargne le village de leur enfance. Roger avait les reins solides ; leurs responsabilités d'élus étaient leur plus sûr rempart contre le désespoir.

« Ça va aller, mon vieux, ça va aller... »

Roger se redressa. Les ressorts protestèrent. Il contourna son bureau. Les deux hommes se donnèrent une légère accolade.

« Bon, je crois qu'on ferait bien d'aller manger un bout. Chez toi ou chez moi ? »

bredouilla Roger.

— Chez toi ! Je te vois pas reprendre la route de nuit, dans l'état où tu es... A moins que tu dormes à la maison ?

— Allez zou ! De toute façon, je n'ai pas faim, répliqua Roger. On trouvera certainement un bout de saucisson et de fromage à se mettre sous la dent.

Finalement, l'essentiel, c'est d'être ensemble, non ?

— Bien sûr, mon vieux, bien sûr... »

Dans la ruelle désertée qui serpente jusqu'à la maison de Monsieur le Maire, les pas des endeuillés résonnent. Les deux hommes font silence et les tièdes murs de pierre cabossés par les ans, par respect, se taisent aussi...

Par temps clément, il suffit d'une dizaine de minutes pour rejoindre le village de Callas depuis Bargemon. Mais ce soir, Jean-Michel trouvait que le rythme de sa conduite, lente et hésitante, s'accordait à celui de son cœur tremblant. Il se demanda s'il n'allait pas crever là d'un infarctus tant l'atroce douleur d'amour s'incrustait dans sa poitrine.

Il éprouvait le sentiment obscène de s'être fait arnaquer par le destin.

Il l'avait perdue deux fois, son Anne-Marie. Le jour où elle avait changé de nom pour devenir Marie-Anne Lanzano et il y a quelques heures, quand il avait laissé tomber, dérisoire, une rose à peine éclose et une petite poignée de terre du pays sur la boîte qui engloûtirait pour toujours, dans un enfer sans fin, ce corps adorable dont il n'oublierait jamais l'étreinte juvénile et fugace.

Quand la nouvelle de la maladie d'Henry avait franchi, par une indiscretion, les murs du Château des Restanques, Jean-Michel avait éprouvé une vague tristesse mêlée à une inquiétude trop fiévreuse pour être honnête. Et lorsque la petite communauté de Bargemon avait appris l'affreux suicide, il s'était indigné de ce coup du sort avec les autres, mais niché au creux de son âme, grandissait une joie impudique et mauvaise dont il avait honte. Anne-Marie, inconsolable et effrayée, surprise dans sa solitude, pourrait lui revenir. Il ne savait pas s'ils renoueraient, malgré le fossé social, une amitié fraternelle ou s'il pourrait, à force de cajoleries, reconquérir son cœur. Mais il était certain d'une chose : Marie-Anne redeviendrait à tout jamais son Anne-Marie !

Et voilà que rien n'avait fonctionné selon ses plans !

Un renard aux yeux d'argent s'immobilisa dans le faisceau des phares de la camionnette. Jean-Michel fit une embardée pour épargner l'imprudent. C'était idiot mais ce soir, il avait envie de dormir bien au chaud dans son lit de célibataire. De retourner se vautrer dans sa petite existence peinarde entre son atelier de menuiserie et son bureau d'adjoint.

« Ça va aller ! »

Il haussa les épaules en s'entendant proférer ce mantra imbécile qui lui servait depuis quelques jours à conjurer le sort.

Car Jean-Michel Dugard, depuis l'été de ses onze ans, croyait dur comme fer à un mensonge : pour sûr, il se trouvait du mauvais côté de la vie.

CHABERT ET SES INSOMNIES

Le lieutenant Chabert se réveilla en sursaut. Il laissa échapper un juron et se dressa sur son séant. Il était trois heures du matin et il venait de rêver d'Anne-Marie Lanzano. Pour la troisième ou quatrième fois depuis le jour de l'accident. En nage, il rejoignit la cuisine. Le froid du carrelage sous ses pieds nus lui fit du bien. Il se prépara un expresso et tandis que la machine faisait son travail, il commença à repasser dans son esprit les conclusions de l'enquête préliminaire qu'il avait conduite à la mort d'Henry Lanzano. Il avait fouillé chaque centimètre carré de la bibliothèque et du bureau du champion de tennis. L'arme avec laquelle il s'était donné la mort, Henry l'avait achetée en 1980. Lors de sa première inspection, Marie-Anne lui avait remis la facture de l'armurier et le certificat d'une main tremblante. « Henry gardait toujours ce pistolet à proximité depuis qu'il avait subi cette agression en finale de Roland-Garros », avait-elle précisé en fixant le bout de papier plié en quatre de ses yeux verts exorbités.

Chabert se souvenait de cet incident que la presse avait abondamment commenté. Henry s'apprêtait à faire son entrée sur le court central quand il avait été agressé par un individu surgi de nulle part. L'homme lui avait entaillé le bras gauche avec un couteau de cuisine. Le champion s'en était tiré avec une plaie superficielle. L'agresseur, un barman domicilié à Grasse, avait purgé une peine de prison de deux ans. Le mobile de son acte restait un mystère. La finale avait commencé avec une heure de retard. Chabert se demandait encore où Henry Lanzano avait puisé le courage de se battre. Cette année-là, il avait dû s'incliner. Avec panache, son adversaire, le suédois Britt Briggen, lui avait dédié sa victoire sous un tonnerre d'applaudissements. Le public adorait Henry le Magnifique, son sourire charmant, ses boucles brunes, son humour et sa simplicité.

Après l'accident de Marie-Anne, Chabert avait obtenu une nouvelle perquisition au château. Il n'avait relevé aucun indice particulier mais avait pris le temps de relire avec soin les dispositions testamentaires des époux Lanzano. L'enquête était bouclée. Les témoins interrogés. Les domestiques, le chauffeur de bus, les écoliers quoique traumatisés, avaient tous donné une version des faits qui se recoupaient. Les amis et personnalités locales qui avaient assisté à l'enterrement d'Henry et avaient échangé à cette occasion quelques mots avec Anne-Marie

répétaient qu'ils l'avaient trouvée effondrée mais parfaitement maîtresse d'elle-même. Les analyses toxicologiques n'avaient révélé qu'un faible taux de Xanax dans son sang. Non, il ne s'agissait que d'un banal accident de la route. La vitesse excessive de la Mercedes s'expliquait sans doute par l'état de choc de la victime. Dans les moments de grande détresse psychologique, beaucoup de personnes perdaient le sens des limites et développaient sans le vouloir des conduites à risques...

L'expresso lui brûla la gorge. Il jura de nouveau. Il repensa à la croix de vie qui traînait dans sa table de nuit et se demanda si Anne-Marie s'était achetée ce bijou ou si quelqu'un lui en avait fait cadeau. Il ne saurait jamais à moins de continuer sa petite enquête... Qu'Anne-Marie fuyait-elle en ce soir maudit ? Son propre chagrin ? Pourquoi avait-elle voulu arracher le cordon avec tant de violence, au point de se lacérer la main droite ?

La croix de vie détenait peut-être un secret.

Chabert sentit une immense lassitude l'envahir. Une pesanteur inhabituelle. Il se dit qu'il était encore tôt et qu'il méritait quelques heures de repos supplémentaires. En glissant dans le sommeil, il rêva d'une femme magnifique aux cheveux d'or et au regard d'opale qui le suppliait d'oublier Anne-Marie et lui réclamait la croix de vie.

En émergeant d'un sommeil nauséux, il se promit d'aller faire une petite visite amicale à Roger Cornavin ; le pauvre avait bien besoin de soutien. Mais après avoir pris son petit déjeuner, il oublia ses bonnes résolutions.

OPPORTUNITÉS

A la Villa blanche, Le Dramont, 24 avril 2014

Didier était en train de dresser le couvert pour le repas du soir quand la petite musique de son téléphone portable l'interrompit. Il décrocha un peu à contrecœur. Alice allait bientôt rentrer et rien n'était prêt... Il se dit que ce n'était pas grave et l'espoir que sa femme adorée se montrerait compréhensive l'apaisa.

« Allo oui ! Bonsoir, ici Didier Schneider.

— Bonsoir Didier Schneider ! Alors ? Content d'entendre un vieil ami ou quoi ? »

Il poussa un soupir de soulagement. Ce n'était que Daniel, son frère d'adoption, son compagnon de galère, celui qui l'avait accueilli pendant sa séparation d'avec Alice et lui avait communiqué avec fermeté et patience le sens des priorités. Pour appeler à cette heure, Daniel devait avoir une bonne raison...

« Bien sûr Daniel, c'est sympa d'appeler. Comment allez-vous tous les deux ? Depuis le Jour de l'An, nous n'avons pas trop donné de nouvelles... Mais on pense et on prie régulièrement pour vous.

— Nous aussi, on pense beaucoup à vous. Figure-toi que j'ai d'excellentes nouvelles concernant « ta bergerie ». En allant acheter mon pain hier, j'ai appris que René Michalet rentrait au pays pour les vacances d'été. J'ai récupéré son adresse en Nouvelle-Calédonie. Si tu veux le contacter pour le terrain, je te la file tout de suite par sms. »

Didier sourit. Il ne se passait pas une journée sans que la pensée de la bergerie de Bargemon ne vienne le titiller. C'était un coin de terre en friche, au sud de la Bastide des Oliviers, la propriété oléicole centenaire de la famille Spinelli, que Daniel et Lisa exploitaient avec courage.

Un paradis oublié qu'il avait découvert lorsqu'il léchait ses plaies au mazet, le logement rénové avec goût que ses amis avait mis à sa disposition au jour de sa Grande Épreuve. Il se revoyait parcourant le pré carré ceint de murets saturés de soleil et de poussière. Cette bergerie abandonnée connaissait tous ses secrets et toutes ses douleurs ! C'est là, qu'il avait laissé le Christ toucher sa blessure, là qu'il avait lâché sa colère et sa haine, au temps maudit où Alice ne jurait que par

Juan. A l'ombre d'un mur bosselé, il avait goûté la puissance du pardon et s'était relevé, transformé, pour commencer une vie nouvelle.

Cette terre au cœur des restanques était un signe. Il l'avait reçue en espérance comme une mission : la vieille bâtisse deviendrait un lieu de ressourcement pour les cœurs brisés. Séjours à thème, conférences, centre d'art-thérapie, lieu de méditation et de prière... Les idées et les visions affluaient dans sa tête, se mélangeaient dans son esprit pour former un patchwork imprécis. Didier bouillonnait de reconnaissance et de joie à la pensée que son rêve puisse se concrétiser. Daniel lui avait promis qu'il serait à ses côtés pour le soutenir de son mieux à toutes les étapes du projet.

C'était de la folie mais il n'avait jamais été aussi confiant.

« Ok, envoie-moi l'adresse. Je vais lui écrire dès ce soir pour lui proposer un rendez-vous. C'est bizarre, mais je sens que c'est le bon timing... Et toi, qu'en dis-tu ?

— Je suis d'accord avec toi. Il faut foncer. Mais Alice, qu'est-ce qu'elle pense, elle, de tout ça ? »

Didier garda le silence, un peu gêné.

« Quoi ! Ne me dis pas que tu ne lui as encore rien raconté ? Eh, tu dors ou quoi ? Tu la connais... Tu sais bien qu'elle sera partante même si elle se fait tirer l'oreille au début...

— Je vais le faire Daniel... Promis, juré !

— Écoute, Didier, pour te donner un coup de pouce, je te propose une chose. Venez déjeuner samedi et installez-vous au mazet pour le week-end. Tu lui concoctes une petite virée dans l'olivieraie, une balade en amoureux, et tu lui montres les lieux... Que penses-tu de mon idée, Monsieur le silencieux ? »

Didier savait déjà que son ami avait raison.

« D'accord ! Informe Lisa qu'on apporte le dessert. Je suis persuadé qu'Alice sera ravie d'une petite escapade...

— Montez pour tout le week-end, je vais faire un grand ménage dans le mazet et s'il fait trop froid, on vous rapatriera à la Bastide dans la chambre bleue.

— Ok, Daniel. Je suis certain qu'Alice appréciera la Bastide après la semaine éreintante qu'elle vient de passer à repeindre et aménager le studio de Sophie à Nice. »

Didier retourna à ses fourneaux. Il cuisinait avec plaisir, ce qui était nouveau pour lui. Il avait préparé un gratin d'aubergines et une salade de mâche avec des œufs mimosas. Il consulta sa montre. Vingt-heures trente et Alice qui n'arrivait toujours pas !

Il se débarrassa des oripeaux de souvenirs qui s'accrochaient : l'accident sur la corniche, la Mini Austin en miettes et le désespoir incrusté dans les yeux myosotis de son amour. Heureusement, Alice n'empruntait plus la corniche de nuit ou par mauvais temps. Il lui avait interdit. Pour se rassurer lui-même. Il fallait avouer qu'elle conduisait trop vite, la tigresse !

Pour inciter sa femme à rentrer au bercail, Didier entrouvrit la porte d'entrée de la Villa blanche. Les gravillons en quartz blanc de l'allée qui serpentait entre les cyprès effilés jusqu'à la route conduisant au Port de l'Ile rouge luisaient dans la nuit.

Didier Schneider se planta là, le nez au ciel, perdu dans les étoiles.

« Dieu, merci de me l'avoir rendue ! »

C'était une ritournelle enfantine, joyeuse, une prière qu'il prononçait du bout des lèvres et du fond du cœur, non pour se prémunir d'un nouveau malheur mais par simple gratitude.

Le portail bleu automatique émit son cliquetis familier. La Giulietta s'immobilisa au bas du perron dans un halo de poussière céleste.

Tout était bien.

Alice repoussa son assiette. Repue et épuisée, elle n'avait qu'une idée en tête, prendre une douche brûlante et filer sous la couette conjugale ! La semaine consacrée à la réfection du studio de Sophie avait filé à toute allure. Sa fille aînée, en pleins partiels, l'avait secondée de son mieux. Laura avait pris un jour de congé pour aider sa grande sœur et Véra, en amie et voisine, avait sacrifié une journée pour soutenir Alice. Elles avaient travaillé dur, partagé en riant leurs lasagnes réchauffées au micro-onde, dormi à même le sol dans des duvets usés jusqu'à la corde. En nettoyant les pinceaux, elles avaient même fixé la date de pendaison de crémaillère en bousculant Sophie qui s'était fait prier. Ce serait le premier samedi de juin. Elle leur devait bien ça !

Didier avait préparé un repas copieux. Alice appréciait la peine qu'il se donnait pour sortir de sa zone de confort, pour lui faire plaisir. Parfois, il lui semblait qu'elle ne l'aimait pas assez, qu'elle ne lui donnait pas suffisamment de signes de son attachement. Mais ces questions réveillaient les anciennes angoisses, la peur de l'abandon et celle, délétère, de déplaire, alors elle se reprenait.

Elle avait bien deviné que quelque chose tracassait son mari mais par sagesse et surtout par paresse, elle n'avait pas cherché à savoir. C'était à lui de se confier !

« Un petit déca ? »

Alice n'appréciait pas trop le goût acre du café décaféiné mais si Didier désirait prolonger ce moment d'intimité autour de la table...

« Ça te dirait un week-end à Bargemon ? Daniel nous invite à déjeuner ce samedi et nous pourrions dormir au mazet ou à la Bastide, si tu préfères... »

Alice acquiesça d'un léger signe de tête. Elle aimait beaucoup la Bastide et la perspective de revoir Lisa insufflait une onde de joie dans son corps fatigué. En revanche, elle n'avait jamais mis les pieds au mazet et redoutait un peu de dormir dans un endroit où son mari avait séjourné au temps où elle l'avait quitté pour « l'autre ».

« Laisse la vaisselle dans l'évier, mon chéri ; je m'en occuperai demain ».

Il voulut l'enlacer mais elle avait déjà quitté ses bras.

« Je suis lessivée, on en reparle demain, d'accord ! », souffla-t-elle.

Didier la laissa partir. Il ne fallait pas retenir les colombes. Dieu les avait faites pour voler au plus haut des cieux, non pour séjourner dans des cages dorées.

Il gagna son bureau. Le courrier au propriétaire de la bergerie ne pouvait attendre.

« Cher Monsieur Michalet,

C'est sur la recommandation de Daniel Spinelli, qui est l'un de mes plus proches amis, que je prends la liberté de vous contacter...»

DICTIONNAIRE A DESTINATION DU LECTEUR

Petit vocabulaire

Les restanques : paysage typique des régions méditerranéennes. Murs de pierres sèches délimitant des cultures en terrasses (Oliviers, céréales et vigne). Appelées aussi « berges » dans certaines régions : d'où le nom de Bargemon.

Isis : divinité égyptienne - son symbole est la croix de vie.

Opa : grand-père en hollandais

Oma : grand-mère en hollandais

Galoupiot : gamin

Pitchoune : petit enfant (provençal)

Fada : un peu fou (provençal)

Cagnardise : flemme, paresse.

Les personnages

Déjà présents dans le tome 1 L'île rouge*

La famille Schneider

Alice, travaille à la Librairie ancienne de Saint-Raphaël. Ancienne chargée de communication.
Épouse de Didier

Didier, cadre bancaire à la retraite.

Leurs enfants :

Laura, habite à Antibes, opticienne.

Sophie, habite à Nice, travaille dans l'humanitaire.

Geoffroy, fiancé à Abigaël, vit à Lyon.

Jeanne Morizet, maman d'Alice, veuve de Louis Morizet.

Les amis des Schneider

Lisa et Daniel Spinelli, oléiculteurs, propriétaires de la Bastide des Oliviers et du Magasin du Moulin de la Bastide.

Véra et Marc. Véra, amie d'Alice, mariée à Marc qui travaille pour Fabrizio di Gardelli

Fabrizio di Gardelli, chef d'entreprise, dirige le groupe Gardelli. Demi-frère de Juan.
Matilda di Gardelli, soeur de Fabrizio, architecte.

Célestin Courbet, libraire.

Emilio Ramirez, chef du restaurant *La Villa Gardénia*, argentin, ancien second de Juan de Casteljac-Chazan.

Les nouveaux personnages

Gabrielle et Julien Verne : infirmière et son mari, médecin et pasteur.

Roger Cornavin : maire de Bargemon, propriétaire du bar-restaurant *le Bistrot d'Angèle*.

Jean-Michel Dugard : menuisier à Callas, premier adjoint au maire, chargé des travaux et de l'environnement.

Bernadette Rivière : secrétaire de mairie.

Catarina Michalet : bargemonaise, habite le Mas du Grand Vitour.

René Michalet : frère de Catarina, habite en Nouvelle-Calédonie.

Armand Chouffard : dirige l'agence immobilière *Une affaire en or*.

Antoine Rivalet, son employé.

Le lieutenant Chabert

Maitre Victor Balin : notaire à Bargemon

Les « étrangers » (étrangers)

Heinz Van der Voel, gourou du développement personnel, dirigeant du Groupe *Ora center international*, habite à Zurich.

Olga Van der Voel, sa femme, travaille à l'*Ora center*.

Paul Levicky : avocat international, ami et mentor d'Heinz, se partage entre la Côte d'Azur, la Suisse et la Côte Est des USA.

Ceux qui ont disparu de la circulation ou presque...

Anne-Marie Lanzano : fille de Roger Cornavin, épouse d'Henry.

Henry Lanzano, dit Le Magnifique : champion de tennis, propriétaire du Domaine des Restanques, et de l'école de tennis.

Juan de Casteljac-Chazan : chef argentin vit quelque part dans le sud-est asiatique. Premier amour d' Alice et ancien rival de Didier.*

Et les autres...

George Walsh : star du football anglais

Nadine Grimard-Courbet : fille de Célestin

Les lieux

Le Dramont : petit village et cap du même nom situés sur la Côte d'Azur, entre Saint-Raphaël et Agay. La plage à proximité, a été le théâtre du débarquement des alliés en Provence le 15 août 1944.*

L'Île rouge : face au Cap du Dramont. Propriété de la famille Di Gardelli *

La Villa blanche : propriété des Schneider face à l'Île rouge.*

La Villa Gardenia : Villa familiale des Gardelli, réhabilitée et transformée en restaurant gastronomique.*

Saint-Raphaël : station balnéaire. La ville voisine s'appelle Fréjus. *

Bargemon, village perché de Dracénie, surnommé *La perle du Var*.*

<https://www.provenceweb.fr/f/var/bargemon/bargemon.htm>

L'Hôtel de Terre Blanche : vaste complexe hôtelier de luxe situé au sud du village de Tourettes, à 26 kilomètres de Bargemon.

Draguignan : capitale régionale de la Dracénie.

Callas : village situé à 7 km au sud de Bargemon

Claviers : village situé à l'est de Bargemon

Cannes : ville de la Côte d'Azur, célèbre pour ses palaces et le festival de Cinéma du même nom.*

Le Plan de la Tour : petit village au nord de Saint-Tropez, dans le massif des Maures.

Zurich : ville située en Suisse, au bord du Lac de Zurich. Centre de la finance internationale.

Conjux : village des bords du Lac du Bourget (face à Aix-les-Bains). Alice y possède une maison familiale : *Les mésanges bleues*, connue auparavant sous le nom de *Villa des acacias*. *

Champagne au Mont d'Or : lieu de résidence de la mère d'Alice, dans la banlieue ouest de Lyon.*

Fleurie : commune de la région du Beaujolais, qui produit un vin rouge sec et fruité. Localité où Alice a vécu jusqu'à son mariage, dans le domaine viticole familial.